

DG292

C45

v.1



FONDO ELETTERIO
VALVERDE Y TELLEZ

LES

ANTONINS

LIVRE PREMIER

LA MAISON FLAVIA

(69-96)

CHAPITRE PREMIER

IDÉE GÉNÉRALE DE CET OUVRAGE

Dans de précédents ouvrages, j'ai conduit l'histoire de l'empire romain jusqu'à l'époque où, les guerres civiles qui suivirent la chute de Néron étant enfin apaisées, Vespasien s'assit paisiblement sur la chaise curule des Césars.

Je n'ai pas fait en beau, je l'avoue, la peinture de cet empire. Je l'ai montré en proie à une double décadence, l'une matérielle et politique, bien grave puisque c'est la race même qui s'altère et qui fait défaut; l'autre morale, et bien profonde également puisque c'est la corruption

1

006537

païenne arrivée à son suprême degré. Et, comme effet ou comme cause (peu importe) de cette décadence, j'ai eu à étudier une série, je ne dirai pas de princes, ni même de tyrans, mais de fous sanguinaires d'une espèce particulière, dont l'analyse appartiendrait à la physiologie et à la tératologie plus qu'à la psychologie; hideuses monstruosité qui se succèdent sans relâche (*uno avulso non deficit alter*), comme des champignons vénéneux sur une terre insalubre. En un mot j'ai peint l'empire romain, ou peu s'en faut, comme un malade à l'agonie.

Et, cependant, si je regarde le siècle qui a suivi, le malade n'est point mort, il a quelque vie et même un peu de dignité. Voilà que de cette corruption a surgi une série de souverains vertueux, destinés à faire verser des larmes d'attendrissement aux sensibles académiciens du dix-huitième siècle, une ère de paix, un âge d'or, une dynastie de sages : Vespasien, Titus, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc Aurèle. A-t-on exagéré leur sagesse? je ne le recherche pas en ce moment. Toujours est-il que l'antiquité païenne les a déifiés; que le moyen âge chrétien leur eût ouvert volontiers les portes du paradis; que les écrivains du dix-septième siècle ont vénéré, avec cette candeur et cette simplicité croyante qui était en eux, la renommée traditionnelle de ces empereurs païens; qu'au dix-huitième siècle, on a renchéri sur leurs louanges, que Voltaire les a célébrés, que Thomas a composé leur panegyrique, qu'on s'est plu à faire de ces princes idolâtres quelque chose d'aussi pur et de plus éclairé que saint Louis, que l'apothéose de Marc Aurèle a préparé celle de Julien. Et, aujourd'hui même, bien qu'on examine les choses de plus près, une certaine école, qui a un parti

pris de paganisme radical et sérieux, continue à faire de cette époque l'âge d'or non-seulement de la race romaine, mais de la race humaine. On demande à l'histoire comment elle explique cette fleur de philosophie au milieu du marécage des Césars; cette série de princes honnêtes gens si bien appréciés par leur siècle, après une telle série de princes scélérats si patiemment supportés par le leur: et surtout, on demande au christianisme comment il explique ces princes ennemis de la foi, et pourtant si vertueux, ces peuples idolâtres et si heureux pourtant, ce monde si perverti et pourtant si paisible.

Ce problème se complique d'une autre difficulté. Cette série de sages princes ne forme pas une dynastie. Dans nos habitudes modernes, c'est la monarchie élective qui effraye les peuples; c'est la monarchie héréditaire qui les rassure. Ici, au contraire, c'est l'élection qui sauve, c'est l'hérédité qui perd. Entre les premiers Césars, du grand Jules à Néron, il y a eu un lien de famille, et presque tous ont été d'abominables tyrans. Vespasien a ses deux fils pour successeurs, et de ces deux fils, l'un, Domitien, est un monstre. Au contraire, Vespasien, que la guerre civile a mis au pouvoir; Nerva, que le choix du sénat y a porté; Trajan, qui a été désigné par l'adoption de Nerva; Hadrien, Antonin, Marc Aurèle, qui sont devenus également, par l'adoption, les successeurs les uns des autres, ont tous été, ou de bons ou au moins de tolérables empereurs. Tant que, par bonheur, ces princes n'ont pas eu d'enfants, et que le choix a remplacé l'hérédité, tout a été bien, et cette dynastie adoptive s'est continuée pour le salut de l'empire. Mais, malheureusement, Marc Aurèle a eu un fils qu'il n'a pas eu le courage de déshériter; la

transmission héréditaire a eu lieu, et dès lors le charme a été rompu. Sous le nom de Commode, on a vu revivre Néron, et l'âge d'or de l'empire a eu son terme. Le monde ne respirait donc que parce que l'empire, au lieu d'être transmis de père en fils, était transmis de testateur en légataire.

Ajoutez encore, ce qui constitue une difficulté plus grave, que ces hommes si vertueux et si cléments ont méconnu la vertu et la sagesse chrétienne, présente et manifestée sous leurs yeux. Ils ont pu, par moments, user envers elle d'une tolérance plus ou moins grande ; mais, par moments au moins, ils ont persécuté ou laissé persécuter. Sous leur débonnaire et philosophique domination, il y a eu, en petit nombre, je veux bien le croire, mais il y a eu contre les chrétiens d'atroces supplices. Nul d'entre eux ne s'est avisé, dans son amour pour la vérité, dans sa foi à la vertu, je ne dirai pas de se faire chrétien, mais seulement d'absoudre pleinement le christianisme. Nul d'entre eux n'a affranchi d'une manière solennelle et durable la doctrine vraie, vertueuse, philanthropique par excellence.

C'est ce problème que je voudrais examiner, en racontant les cent dix années qui s'écoulèrent de l'avènement de Vespasien à la mort de Marc Aurèle. N'avais-je pas tort de peindre l'empire romain si malade, puisqu'il semble maintenant si vivant ? N'avais-je pas tort de décrier le paganisme, puisqu'il a pu produire de telles vertus ? Le lendemain ne contredit-il pas ma peinture de la veille ? Marc Aurèle ne dément-il pas mon Tibère et mon Néron ?

Je ne veux pas chercher à diminuer des admirations devenues classiques. Ce n'est cependant point que ces hommes n'aient eu leurs faiblesses. Vespasien fut cynique,

avare, deux ou trois fois cruel. Titus eut le bonheur de régner fort peu de temps ; mais il avait, avant de régner, donné des signes d'une cruauté et d'une corruption qui auraient peut-être reparu. Trajan fut dépravé dans ses mœurs et, malgré son renom de clémence, fit périr les prétoriens pour un fait qui semblait amnistié, persécuter les chrétiens pour une doctrine qu'il reconnaissait innocente. Hadrien, lui, ne proscrivit pas, mais fit secrètement et systématiquement assassiner ; il fut de ces princes le plus homme d'esprit, mais d'esprit faux, de mœurs détestables, de cœur pervers. La renommée d'Antonin nous est arrivée de toutes la plus pure ; il est vrai que nous savons de lui fort peu de chose. Marc Aurèle eut ses faiblesses et des faiblesses désastreuses, puisqu'elles amenèrent une persécution plus violente contre les chrétiens, et qu'elles donnèrent Commode à l'empire. Je n'aime pas à décrier ; l'humanité n'a pas tant de grands hommes, qu'il faille se plaire à lui en ôter. Mais encore faut-il dire, au sujet des grands hommes les plus en renom, toute la vérité.

De plus, le bonheur au moins relatif de cette époque s'explique en partie, par cela même qui nous étonne, l'absence de transmission héréditaire du pouvoir. L'hérédité royale peut être un bien, lorsqu'elle est régulièrement assise, consacrée par le temps et par les souvenirs ; lorsque l'héritier du trône, sûr d'y parvenir, ne songe plus qu'à s'y préparer, et l'envisage comme une mission et comme un devoir, plutôt que comme une chanceuse espérance. Mais, dans l'antiquité, où l'hérédité n'était et ne pouvait être ni dans les lois ni dans les mœurs ; où, quand elle eut lieu, elle ne fut qu'un fait, non un principe, le prince

élevé dans l'attente, mais dans l'attente incertaine de la pourpre, en prenait les vices sans en accepter les devoirs. Cet avenir, à la fois éblouissant et chanceux, lui apparaissait, non comme une institution nécessaire à l'État, mais comme un arrangement possible de la faiblesse paternelle ; non comme une règle de droit public, mais comme une faveur du népotisme. Au lieu d'être un héritier se préparant sérieusement à une mission assurée, mais difficile, on avait un rêveur qui, au milieu des courtisans et des corrupteurs de sa fortune, caressait une périlleuse et étourdissante espérance ; on avait un ambitieux avec une chance, mais non avec un devoir de plus.

Si, au moins, ce prince eût été soldat ! Mais les molleses et les voluptés de la cour où il était élevé ne lui permettaient pas de ceindre l'épée. Il demeurait ainsi étranger à l'armée, se défiant d'elle, fuyant la seule école qui conservât en ce siècle désordonné un peu de discipline, en ce siècle énervé un peu d'énergie, en ce siècle parjure un peu de loyauté.

Et, avec tout cela, il arrivait à l'empire, jeune, adolescent même¹. D'ordinaire, son début était timide ; il avait alors quelque Sénèque ou quelque Burrhus qui le tenait encore en bride, lui dictait de sages édits et de belles réponses. Mais bientôt cette situation, si menacée et si haute,

¹ Les contemporains redoutaient la jeunesse du prince. *Ea principis ætas*, dit-on, en se félicitant au sujet de Vespasien. (Tac., *Hist.*, IV, iv, 2.) Et Philostrate : « Entre Auguste et Vespasien il n'y a eu que de mauvais princes. Claude, lui-même, quoique devenu empereur à l'âge de cinquante ans, n'a pas échappé à ce péril. » (v, 27.) Voyez, dans le siècle suivant, lorsque le sénat proclame Tacite empereur, comment il compte son âge avancé pour une garantie. *Et Trajanus ad imperium senex venit ! Et Hadrianus !... Et Antoninus !...* (Vopiscus in Tacito.)

portait le trouble dans ce jeune cerveau. On remerciait Sénèque, on éloignait Burrhus ; on se faisait Néron. On gouvernait contre les sages et les philosophes dont on avait assez, contre une armée dont on se défiait parce qu'on avait vécu loin d'elle et qu'on craignait toujours de voir sortir un compétiteur de son sein, contre l'équité, contre le bon sens, contre la raison. Tels furent, à Rome, presque tous les empereurs nés sous la pourpre, pervertis dès leur enfance par l'attente même du pouvoir, n'ayant acquis ni le sérieux de l'homme d'État, ni le bon sens de l'homme privé, ni le courage du soldat ; tels furent Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, Élagabal.

Le prince élu ou adopté, au contraire, donnait plus de garanties. Il avait vécu dans la vie privée ; avant d'exercer l'empire, il avait subi et avait jugé le pouvoir au point de vue, non du souverain, mais du sujet¹. Le plus souvent il avait été soldat ; quel autre qu'un homme de guerre pouvait être recommandé par la renommée au choix du prince régnant ? Il apportait ainsi dans le palais les vertus du camp ; loin de se défier de la milice, il trouvait en elle la sécurité et la légitimité de son pouvoir, car le pouvoir de l'empereur romain (*imperator*) n'était vraiment légitime que dans les camps. Enfin il arrivait mûr à l'empire, fortifié par l'âge contre l'éblouissement de l'orgueil et des voluptés impériales. Aussi presque tous les empereurs sages, libéraux, éléments surtout, furent-ils des hommes de guerre ; les tyrans furent des poltrons. Aussi encore presque tous les bons empereurs furent-ils des hommes qui prirent la pourpre ayant atteint ou dépassé

¹ « Tu as partagé nos souhaits et nos plaintes. Tes jugements comme citoyen seront la règle de ta vie comme prince, » dit Pline à Trajan. (*Pan.*, 44.)

quarante ans. Et enfin, excepté Constantin et Alexandre Sévère, tous les bons empereurs furent des hommes qu'aucun droit héréditaire n'avait appelés à l'empire. A l'appui de ces assertions, rappelons, outre les princes dont nous faisons l'histoire, Pertinax, Probus, Tacite, Théodose.

Le bonheur de cette époque s'explique donc en partie par cette absence de transmission héréditaire, par cet heureux hasard qui voulut que Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin ne laissassent point de postérité. N'ayant pas de successeur préféré, ils appelèrent le plus digne. Au lieu d'engendrer, ils choisirent et choisirent sagement. Et ce fut ainsi qu'il y eut, de Vespasien à Marc Aurèle, quatre-vingt-seize ans de maîtres supportables, interrompus par Domitien et se terminant à Commode, deux tristes représentants de l'hérédité.

Mais là pourtant n'est pas le grand secret de cette demi-résurrection de la société romaine. Il y avait pour ce siècle une source vitale plus abondante et plus haute. Il n'était pas chrétien, mais il avait le christianisme au milieu de lui.

Cette époque est celle d'un grand développement de l'Église. L'Église n'était pas alors, comme au temps de Néron, à ses faibles et obscurs commencements; elle n'était pas encore, comme au temps de Dèce et de Dioclétien, soumise à des persécutions constantes, atroces, systématiques. Pendant le siècle dont nous parlons, Domitien seul eut l'initiative d'une persécution, et encore elle fut courte. Trajan, comme nous le voyons par sa fameuse lettre, laissa faire, plus qu'il ne provoqua. Même sous Marc Aurèle, la persécution aidée par la singulière faiblesse du prince fut locale

et violente plutôt que générale et régulière. Sous Vespasien, sous Titus, sous Nerva, sous Hadrien, sous Antonin, la tolérance fut assez complète et quelquefois même proclamée.

Il y eut donc une sorte de rapprochement ou, pour mieux dire, un moindre éloignement à cette époque entre le christianisme et le pouvoir. L'Église ne craignit pas de parler aux princes, et elle le fit avec une certaine espérance, en même temps qu'avec une certaine sympathie. Ce qui ne s'était pas vu auparavant, ce qui ne se vit guère dans la suite, des apologies en forme furent adressées à Hadrien, à Antonin, à Marc Aurèle; elles ne le furent pas toujours inutilement. Les deux sociétés, chrétienne et romaine, nées si loin l'une de l'autre, et qui plus tard devaient tant se séparer, furent à cette époque plus près d'une alliance qu'elles n'avaient encore été.

Il ne faut donc pas s'étonner si elles agirent l'une sur l'autre. En attribuant à l'influence chrétienne une partie du bien qui s'est fait sous les Antonins, je ne suis pas, je crois, paradoxal.

Mais sur quels points agissait cette influence, c'est maintenant ce qu'il faut dire.

Je me suis demandé quelquefois pourquoi dans les desseins de la Providence, cet empire des Césars si corrompu, cette société romano-hellénique si vieille et si vicieuse, avaient été choisis pour recevoir le dépôt du christianisme. N'y avait-il pas même parmi les païens, des peuples plus purs, des sociétés plus jeunes, de plus dignes auditeurs de la vérité?

En y réfléchissant, j'ai trouvé trois principes, ou plutôt trois faits qui, ce me semble, rendaient la société gréco-